



Train de nuit pour Lisbonne
Pascal Mercier

Prix : 10 €
Nombre de pages : 512
ISBN : 9782264045812

Le départ

1

Ce jour commença à la manière d'innombrables autres jours, pourtant, après lui, rien ne devait plus être comme avant dans la vie de Raimund Gregorius. Gregorius arriva de la terrasse de la Confédération à huit heures moins le quart et prit le pont de Kirchenfeld qui mène du centre de la ville au lycée. Ainsi faisait-il chaque matin de l'année scolaire, et immuablement à huit heures moins le quart. Il y eut bien la fois où il trouva le pont barré, et où il fit une faute pendant le cours de grec qui suivait. Ce n'était jamais arrivé auparavant, et cela n'arriva plus jamais par la suite. Des journées entières, toute l'école ne parla que de cette faute. Plus la discussion sur le sujet se prolongeait, plus grandissait le nombre de ceux qui pensaient avoir mal entendu. Finalement, cette conviction l'emporta aussi chez les élèves qui avaient assisté au cours. Il était tout simplement inimaginable que Mundus, comme on l'appelait, commît une faute en grec, latin ou hébreu.

Gregorius regarda devant lui les tours pointues du Musée historique bernois, leva les yeux sur le Gurten, puis les baissa vers l'Aar et son eau vert glacier. Le vent soufflait en rafales, chassait au-dessus de lui les nuages bas et retourna son parapluie. C'est alors qu'il aperçut la femme au milieu du pont. Accoudée au parapet, elle lisait sous les torrents d'eau ce qui semblait être une lettre. Elle était obligée de la tenir à deux mains. Quand Gregorius s'approcha, elle froissa soudain le papier, le pétrit en une boule qu'elle jeta d'un geste violent dans le vide. Involontairement, Gregorius avait accéléré la marche et il n'était plus éloigné d'elle que de quelques pas. Il vit la fureur sur ce visage blême et mouillé de pluie. Ce n'était pas une fureur qui pourrait se décharger à grands cris pour ensuite se dissiper. C'était une fureur rentrée, tournée vers l'intérieur, qui devait depuis longtemps brûler sans flamme. À présent, la femme s'appuyait sur le parapet, les bras tendus, et ses talons glissaient hors des souliers. *Elle va sauter.* Gregorius abandonna le parapluie à un coup de vent qui l'emporta par-dessus le parapet, il jeta par terre sa serviette pleine de cahiers d'élèves et lança à voix haute une série de jurons qui n'appartenaient pas à son vocabulaire habituel. La serviette s'ouvrit et les cahiers glissèrent sur l'asphalte mouillé. La femme se retourna. Pendant quelques instants, elle contempla sans bouger les cahiers qui noircissaient dans l'eau. Puis elle tira un stylo feutre de la poche de son manteau, fit deux pas, se pencha vers Gregorius et lui écrivit une série de chiffres sur le front.

« Excusez-moi, dit-elle en français, le souffle court et avec un accent étranger, mais il ne faut pas que j'oublie ce numéro de téléphone et je n'ai pas de papier sur moi. »

Elle regardait ses mains comme si elle les voyait pour la première fois.

« Naturellement j'aurais pu aussi... » et son regard allait du front de Gregorius à sa propre main sur le dos de laquelle elle inscrivait à présent le numéro. « Je... je ne voulais pas m'en souvenir, je voulais tout oublier, mais quand j'ai vu tomber la lettre... il a fallu que je le retienne. »

La pluie sur les épais verres de lunettes brouillait la vue de Gregorius, et il tâtonnait maladroitement à la recherche des cahiers mouillés. De nouveau, lui sembla-t-il, la pointe du stylo feutre glissa sur son front. Mais il s'aperçut alors que c'était le doigt de la femme qui cherchait à effacer les chiffres avec un mouchoir.

« C'est très incorrect, je sais... » et elle aida Gregorius à ramasser les cahiers. Il lui toucha la main et lui effleura le genou, et quand ils voulurent tous les deux saisir le dernier cahier, leur têtes se heurtèrent.

« Merci beaucoup », dit-il quand ils se retrouvèrent face à face. Il désigna la tête de la femme. « Ça vous fait très mal ? »

L'air absent, les yeux baissés, elle fit signe que non. La pluie crépitait sur ses cheveux et coulait sur son visage.

« Puis-je faire quelques pas avec vous ? »

— Ah... oui, bien sûr », balbutia Gregorius.

En silence, ils marchèrent ensemble jusqu'à l'extrémité du pont, puis en direction du lycée. Son sens du temps disait à Gregorius qu'il était huit heures passées et que la première heure de cours avait déjà commencé. Cela allait jusqu'où, « quelques pas » ? La femme s'était adaptée à la marche de Gregorius et trottait à côté de lui comme si cela devait continuer ainsi toute la journée. Elle avait relevé si haut le large col de son manteau que Gregorius, de côté, ne voyait que son front.

« Il faut que j'entre là, au lycée, dit-il en s'arrêtant. Je suis professeur.

— Puis-je venir avec vous ? » demanda-t-elle doucement.

Gregorius hésita et passa un revers de manche sur ses lunettes mouillées. « En tout cas, on y est au sec », dit-il finalement.

Ils montèrent les marches. Gregorius lui tint la porte et ils se retrouvèrent dans le hall qui paraissait particulièrement vide et silencieux quand les cours avaient commencé. Leurs manteaux dégoulinèrent.

« Attendez ici », dit Gregorius, et il alla dans les toilettes pour chercher une serviette-éponge.

Devant le miroir, il sécha ses lunettes et s'essuya le visage. Les chiffres sur le front étaient toujours visibles. Il fit couler de l'eau chaude sur un coin de la serviette et il allait se mettre à frotter, mais il s'arrêta au milieu de son geste. *Ce fut l'instant qui décida de tout*, se dit-il en y songeant des heures plus tard. D'un seul coup, en effet, il comprit que la trace de sa rencontre avec la femme énigmatique ne *voulait* pas s'effacer.

Il s'imagina se présentant devant sa classe avec un numéro de téléphone sur le visage, lui, Mundus, l'homme le plus fiable et le plus prévisible de ce bâtiment et sans doute de toute l'histoire de l'école, employé ici depuis plus de trente ans, irréprochable dans sa profession, un pilier de l'institution, quelque peu ennuyeux sans doute, mais respecté et même redouté par l'université d'en face en raison de son stupéfiant savoir dans les langues anciennes, amicalement moqué par ses élèves qui, chaque année scolaire, le mettaient à l'épreuve en lui téléphonant au milieu de la nuit pour lui demander l'amélioration conjecturale d'un passage perdu au milieu d'un texte ancien, rien que pour recevoir chaque fois, donné de tête, un renseignement aussi sec qu'exhaustif, incluant un commentaire critique sur d'autres avis possibles, tout cela exposé d'une seule coulée et avec un calme qui ne laissait pas apparaître un soupçon d'irritation devant le dérangement – ce même Mundus, avec son prénom impossible, démodé, antique, précisément, que l'on était *forcé* d'abrégier et que l'on ne *pouvait* pas abrégier autrement, abréviation qui en outre mettait en lumière la nature de cet homme comme aucun autre mot ne l'aurait pu, car le philologue qu'il était portait en lui rien de moins qu'un monde entier, ou plutôt plusieurs mondes entiers : à côté de chaque passage de l'écriture en latin ou en grec, il avait aussi en mémoire la version hébraïque, ce qui avait plongé dans l'étonnement maint détenteur de la chaire d'Ancien Testament. *Si vous voulez voir un vrai savant*, avait coutume de dire le directeur en le présentant à une nouvelle classe : *le voici*.

Et ce savant, pensait maintenant Gregorius, cet homme sec, qui pour certains semblait n'être fait que de vocables morts et que des collègues jaloux de sa popularité appelaient haineusement *le papyrus* – ce savant entrerait dans la salle de classe avec un numéro de téléphone écrit sur le front par une femme désespérée, manifestement déchirée entre fureur et amour, une femme en manteau de cuir rouge et avec un accent du Sud à la douceur féérique, tel un chuchotement infiniment étiré en longueur, et qui, rien qu'à l'entendre, vous rendait déjà complice.

Quand Gregorius lui eut apporté la serviette-éponge, la femme serra un peigne entre ses dents et frotta avec la serviette sa longue chevelure noire repliée dans le col de son manteau comme dans une écharpe. Le concierge entra dans le hall et quand il vit Gregorius, il jeta un coup d'œil étonné sur l'horloge au-dessus de la sortie, puis sur son bracelet-montre. Gregorius lui fit un signe de tête comme d'habitude. Une élève passa en hâte devant eux, se retourna deux fois tout en courant et continua son chemin.

« Je donne mes cours là-haut », dit Gregorius à la femme en désignant par la fenêtre une autre partie du bâtiment. Des secondes s'écoulèrent. Il sentit battre son cœur. « Voulez-vous venir avec moi ? »

Plus tard, Gregorius n'arriverait pas à croire qu'il avait réellement dit cela ; mais les choses avaient bien dû se passer ainsi, car tout à coup ils marchèrent côte à côte vers la salle de classe, il entendait le grincement de ses semelles de caoutchouc sur le linoléum et le claquement des souliers quand la femme posait le pied par terre. « Quelle est votre langue maternelle ? » avait-il demandé auparavant.

« *Português* », avait-elle répondu.

Le *o*, que de façon surprenante elle prononçait comme un *ou*, la claire intonation montante et étrangement étouffée du *ê* et le doux *ch* final, se fondirent en une mélodie qui résonna beaucoup plus longuement que dans la réalité et qu'il aurait voulu entendre tout le long du jour.

« Attendez », dit-il alors, il tira son carnet de sa veste et arracha une page. « Pour le numéro. »

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte quand il la pria de dire encore une fois le mot de tout à l'heure. Elle le répéta, et alors il la vit pour la première fois sourire.

Le bavardage s'interrompit d'un seul coup quand ils entrèrent dans la salle de classe. Un silence fait d'un unique étonnement rempli la pièce. Gregorius se le rappela plus tard exactement : il avait savouré ce silence surpris, cette incrédulité sans voix qui parlait sur chaque visage, et il avait aussi savouré la joie de pouvoir ressentir tout cela d'une manière dont il ne se serait pas cru capable.

Que se passe-t-il donc ? La même question jaillissait de la bonne vingtaine de regards qui se posaient sur l'étrange couple encadré par la porte, sur Mundus qui, avec sa calvitie mouillée et son manteau noir de pluie, se tenait à côté d'une femme coiffée à la va-vite et au visage blême.

« Peut-être là-bas ? » dit Gregorius à la femme en désignant la chaise vide dans un coin au fond. Alors il s'avança, salua comme d'habitude et s'assit à son pupitre. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait dire en guise d'explication, aussi fit-il simplement traduire le texte que l'on était en train de travailler. Les traductions venaient avec hésitation et il saisit plus d'un regard curieux. Il y avait aussi des regards déconcertés, car lui – lui, Mundus, qui décelait chaque faute même en dormant –, il laissait passer des séries d'erreurs, approximations et maladresses.

Il réussit à feindre d'ignorer la femme. Et pourtant il la voyait à chaque seconde, il voyait les mèches humides qu'elle écartait de son visage, les mains blanches qui se crispèrent l'une dans l'autre, le regard absent, perdu qui s'évadait par la fenêtre. Une fois, elle prit son stylo feutre et écrivit le numéro de téléphone sur la feuille qu'il lui avait donnée. Puis elle s'adossa de nouveau à sa chaise et sembla ne presque plus savoir où elle était.

C'était une situation impossible et Gregorius jetait des coups d'œil obliques sur sa montre : encore dix minutes avant la récréation. Alors la femme se leva et marcha doucement vers la sortie. Dans l'entrebâillement de la porte, elle se tourna vers lui et posa un doigt sur ses lèvres. Il fit un signe de tête affirmatif et, en souriant, elle répéta son geste. Puis la porte se referma, on entendit le léger cliquetis du pêne.

À partir de ce moment Gregorius n'entendit plus rien de ce que disaient les élèves. Il avait l'impression d'être tout seul et entouré d'un silence étourdissant. Il se mit à la fenêtre et suivit du regard la rouge silhouette féminine jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle des maisons. Il sentait encore en lui l'effort qu'il avait dû fournir pour ne pas lui courir après. Il revoyait sans cesse le doigt posé sur les lèvres, qui pouvait signifier : *Je ne veux pas déranger*, et : *Cela restera notre secret*, mais aussi : *Laissez-moi partir maintenant, il ne peut pas y avoir de suite*.

Quand retentit la sonnerie de la récréation, il resta à la fenêtre. Derrière lui, les élèves sortaient de la salle sans le brouhaha habituel. Plus tard, il sortit lui aussi, il quitta le bâtiment par la porte de derrière et se réfugia de l'autre côté de la rue, dans la Bibliothèque nationale où personne ne le chercherait.

Pour la seconde partie de son cours, il fut ponctuel comme toujours. Il avait effacé les chiffres de son front, les avait notés dans son carnet après une minute d'hésitation, et il avait séché l'étroite couronne de ses cheveux gris. Seules les taches humides sur la veste et le pantalon trahissaient encore qu'il s'était passé quelque chose d'insolite. Il tira de sa serviette la pile de cahiers trempés.

« Un accident, dit-il brièvement. J'ai trébuché, ils ont glissé et sont tombés dans la pluie. Les corrections doivent quand même être lisibles, sinon vous devrez travailler d'après des améliorations conjecturales... »

C'était ainsi qu'ils le connaissaient, et un soulagement audible parcourut la salle. De temps en temps, il saisissait encore un regard curieux, il y avait aussi un reste de timidité dans la voix de quelques-uns. Sinon tout était comme avant. Il écrivit au tableau les fautes les plus fréquentes. Puis il laissa les élèves travailler tout seuls en silence.

Pouvait-on appeler une décision ce qui lui arriva durant le quart d'heure suivant ? Gregorius devait plus tard se poser sans cesse la question, et il n'en fut jamais sûr. Pourtant, si ce n'était pas une décision – qu'était-ce alors ? Tout commença quand il regarda soudain les élèves penchés sur leurs cahiers comme s'il les voyait pour la première fois.

Lucien von Graffenried, qui, pendant le tournoi d'échecs annuel dans l'aula où Gregorius affrontait une douzaine d'élèves, avait en secret déplacé une figure. Après avoir joué sur les autres échiquiers, Gregorius s'était de nouveau arrêté devant lui. Il s'aperçut tout de suite de la tricherie. Calmement, il regarda le garçon. Une rougeur flamboyante envahit le visage de Lucien. « Tu n'as pas besoin de ça », dit Gregorius, et ensuite il s'arrangea pour que le jeu s'achève sur une partie nulle.

Sarah Winter, qu'il avait trouvée un jour à deux heures du matin devant sa porte, parce qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire de sa grossesse. Il lui avait préparé du thé et l'avait écoutée, rien d'autre. « Je suis si contente d'avoir suivi votre conseil », lui dit-elle une semaine plus tard, « c'était beaucoup trop tôt pour un enfant. »

Beatrice Lüscher, avec son écriture régulière, moulée. Sous le fardeau de ses résultats constamment parfaits, elle vieillissait terriblement vite. René Zingg, qui frôlait toujours les notes les plus basses.

Et naturellement Natalie Rubin. Une fille avide de la faveur du maître et qui ressemblait un peu à une demoiselle bien élevée des siècles passés, inabordable, adorée et redoutée pour sa langue acérée. La semaine dernière, elle s'était levée après la sonnerie de la récréation, s'était étirée comme quelqu'un qui se sent bien dans son corps, et elle avait sorti un bonbon de sa poche. En marchant vers la porte, elle l'ôta du papier et quand elle passa devant Gregorius, elle porta le bonbon à sa bouche. À peine avait-il touché ses lèvres qu'elle interrompit son geste, se tourna vers Gregorius, lui tendit le bonbon écarlate en demandant : « Vous en voulez ? » Amusée par la stupeur de Gregorius, elle avait ri de son rire rare et clair et avait fait en sorte que leurs mains se touchent.

Gregorius les passait tous en revue. D'abord il eut l'impression qu'il ne faisait que tirer un bilan intermédiaire de ses sentiments à leur égard. Ensuite, arrivé au milieu des rangées de bancs, il s'aperçut qu'il pensait de plus en plus fréquemment : *Ont-ils encore une longue vie devant eux ; à quel point leur avenir est-il encore ouvert ; tout ce qui peut encore leur arriver ; tout ce qu'ils peuvent encore vivre !*

Português. Il entendait la mélodie et voyait le visage de la femme émergeant derrière la serviette-éponge, blanc comme de l'albâtre. Une dernière fois, il laissa son regard errer par-dessus les têtes des élèves. Puis il se leva lentement, marcha vers la porte, décrocha de la patère son manteau humide et disparut de la salle, sans même se retourner.

Sa serviette et les livres qui l'avaient accompagné une vie durant étaient restés sur le pupitre. En haut de l'escalier, il s'arrêta et songea que tous les deux ans il faisait de nouveau relier ses livres, toujours dans la même boutique, où l'on riait des pages usées, friables, qui au toucher avaient presque la consistance du buvard. Tant que la serviette serait sur le pupitre, les élèves croiraient qu'il allait revenir. Mais ce n'était pas pour cette raison qu'il avait laissé les livres et qu'il résistait à la tentation de retourner les chercher. S'il partait maintenant, alors il devait s'en aller aussi de ces livres. Il le sentait avec une grande netteté, même si en cet instant, en se dirigeant vers la sortie, il n'avait aucune idée de ce que cela voulait dire en réalité : partir.

Dans le hall d'entrée, son regard tomba sur la petite mare qui s'était formée quand la femme avait attendu, dans son manteau dégoulinant, qu'il revînt des toilettes. C'était la trace laissée par une visiteuse d'un autre monde lointain, et Gregorius regarda la flaque avec le recueillement qui s'emparait de lui devant des trouvailles archéologiques. Ce fut seulement quand il entendit le pas traînant du concierge qu'il s'arracha à cette image et quitta en hâte le bâtiment.

Sans se retourner, il alla jusqu'à un coin de rue d'où il pouvait jeter un regard en arrière sans être vu. Avec une violence soudaine dont il ne se serait pas cru capable, il sentit combien il aimait ce bâtiment et tout ce qu'il représentait, et combien tout cela allait lui manquer. Il calcula : quarante-deux ans plus tôt, lycéen de quinze ans, il y était entré pour la première fois, partagé entre espoir joyeux et angoisse. Quatre ans après, il en était sorti son diplôme de baccalauréat en poche, mais ce fut pour y revenir quatre autres années plus tard, afin de remplacer le professeur de grec victime d'un accident, celui-là même qui lui avait ouvert le monde antique. L'étudiant remplaçant était devenu un remplaçant permanent et toujours étudiant, qui avait déjà trente-trois ans quand il soutint enfin sa thèse de doctorat.

Il ne s'y était résolu qu'à l'incitation de Florence, sa femme. Il n'avait jamais songé à présenter un doctorat ; quand on lui posait la question, il se bornait à rire. Ce n'était pas là l'important. Ce qui comptait vraiment était très simple : connaître les vieux textes jusque dans chaque détail, dans chaque nuance de grammaire ou de style et savoir ce qu'avait été l'histoire de chacune de ces expressions. En d'autres mots : être *bon*. Ce n'était pas de la modestie – dans son exigence envers lui-même, il n'était nullement modeste. Ce n'était pas non plus de la bizarrerie ou une sorte déviée de vanité. C'était, avait-il parfois pensé plus tard, une fureur silencieuse dirigée contre un monde qui faisait l'important, un défi inflexible par lequel il avait voulu se venger d'une société de frimeurs dont son père avait souffert une vie durant, parce qu'il n'avait pu dépasser sa condition de gardien de musée. Si les autres, qui en savaient beaucoup moins que lui – risiblement peu, pour dire la vérité –, passaient des diplômes d'enseignement et obtenaient un poste fixe, c'était comme s'ils appartenaient à un autre univers, insupportablement superficiel, avec des critères pour lesquels il n'avait que mépris. Au lycée, on n'aurait jamais eu l'idée de le congédier et de le remplacer par un enseignant plus diplômé que lui. Le directeur, lui aussi spécialiste des langues anciennes, savait à quel point Gregorius était compétent – bien meilleur que lui-même –, et il savait qu'il y aurait eu une révolte parmi les élèves. L'examen, quand il le passa finalement, parut à Gregorius ridiculement simple, et il termina après la moitié du temps prescrit. Il en avait toujours un peu voulu à Florence de l'avoir poussé à renoncer à son défi.

Gregorius tourna les talons et marcha lentement vers le pont de Kirchenfeld. Quand le pont fut en vue, il eut le sentiment étrange, aussi inquiétant que libérateur, qu'à l'âge de cinquante-sept ans il allait pour la première fois prendre sa vie en main.